

*Semaine du 3 avril 2019*

**En VOST.**

Can. (Durée : 2h03). Drame de Xavier Dolan avec Kit Harington, Jacob Tremblay, Susan Sarandon...

Dix ans après la mort d'une vedette de la télévision américaine, un jeune acteur se remémore la correspondance jadis entretenue avec cet homme, de même que l'impact que ces lettres ont eu sur leurs vies respectives.

**XAVIER DOLAN REVISITE SES OBSESSIONS, TÉMOIGNE D'UN AMOUR ENRAGÉ DU 7E ART, ET SIGNE SON OEUVRE LA PLUS AUDACIEUSE.**

Rares sont les films à la fois attendus et précédés d'une rumeur à ce point détestable à leur arrivée en salles. Pour Xavier Dolan, c'est en tout cas une première. Car même s'il n'a jamais fait l'unanimité (cet esprit vif et si riche en contradictions serait le premier à la vomir), aucun de ses films n'avait eu à subir un vent à ce point contraire avant que le public ne se fasse son opinion. Un conseil d'ami ? Ne vous fiez définitivement pas aux rumeurs. Car la production riche en rebondissements de *Ma vie avec John F. Donovan* épouse au final parfaitement son contenu vibrant, débordant de vie mais hanté par la mort. Pour ses 10 ans de cinéma, Xavier Dolan s'offre plus qu'un premier tournage en langue anglaise. Un film (déjà) somme de toutes ses obsessions : les relations compliquées mère-fils, les amours impossibles, les discriminations liées à l'homosexualité... Pour qui aime son cinéma, *Ma vie avec John F. Donovan* constituera une épiphanie qui agacera forcément ses contempteurs mais, une fois encore, fera de lui le centre de toutes les attentions. À Toronto, avant sa première mondiale, Dolan a choisi de lire sa lettre écrite à 8 ans à son idole : Leonardo DiCaprio. Nul besoin de préciser combien sa propre vie lui a directement inspiré l'un des deux personnages clés du film : Rupert Turner (Jacob Tremblay), enfant acteur américain rejeté par les autres gamins qui décide d'écrire au comédien star de la télé US qu'il vénère, le fameux John F. Donovan (Kit Harington). Une lettre comme une bouteille à la mer à laquelle celui-ci répond, entamant une relation épistolaire longtemps cachée de tous avant de ressurgir, détournée et salie, lorsque Donovan tombera en disgrâce après la révélation de son homosexualité.

**Les dessous du cinéma**

Le nouveau Dolan raconte le destin mouvementé de ces deux protagonistes, par le prisme du récit qu'en fait Turner adulte, une dizaine d'années après la mort de Donovan, à une journaliste au départ peu passionnée par ce voyage en « peoplerie » (elle est jouée par Thandie Newton, seule fautive note du film avec sa tendance à toujours écarquiller un peu trop les yeux). Une série d'allers-retours savamment orchestrés entre passé et présent, qui voit les pièces du puzzle se mettre en place au fil d'une intrigue aussi passionnante dans le fond que dans la forme. Biberonné au cinéma hollywoodien, doubleur dans les sagas Harry Potter et Twilight, bientôt à l'affiche de la suite de Ça, Dolan possède ce regard à la fois passionné et critique sur un milieu qui l'a fait rêver avant qu'il n'en connaisse les rouages. Ce qui lui permet de pointer avec force la difficulté toujours immense pour une star de télé ou de ciné d'avouer son homosexualité sans se retrouver ostracisé, le temps de scènes magistrales d'angoisse qu'on croirait tirées d'un De Palma. Mais si *Ma vie avec John F. Donovan* baigne dans le cinéma (géniales scènes avec Kathy Bates en agent de Donovan), il traduit avant tout l'amour de Dolan pour cet art qui s'exprime à merveille dans les deux relations mère-fils dominant son récit. D'un côté, John et Grace (Susan Sarandon à l'explosivité bouleversante), dont le besoin l'un de l'autre vient se fracasser sur les comportements excessifs de cette femme alcoolique, provoquant chez son enfant un mélange de honte et de ressentiment. De l'autre, Rupert et Sam (Natalie Portman, sublime de sobriété) dont la relation fusionnelle va déclinant au fur et à mesure qu'elle pousse son enfant à arrêter de rêver de cinéma. Parce qu'elle-même en a rêvé avant de se retrouver prisonnière de ce rôle de mère seule qui développe chaque jour un peu plus ses frustrations.

**Mystère**

Dolan nous raconte tout cela avec un sens du romanesque inouï, dans un tourbillon envoûtant où ce qu'il nous montre ne correspond pas forcément à ce qui est. À commencer par cette relation épistolaire, colonne vertébrale de son récit. A-t-elle réellement existé ? A-t-elle été inventée par un petit garçon empêché dans ses rêves par une mère si triste d'être passée à côté de sa vie ? N'est-elle pas l'oeuvre de cette mère qui a décidé d'offrir à son fils quelques moments réguliers de bonheur absolu ? Le film entretient ce mystère entre vérité et mensonges, symbole de ce jeu perpétuel avec la réalité qu'est le cinéma. Jusqu'à un ultime plan en hommage à *My Own Private Idaho* qui file des frissons. Le premier film de Dolan en langue anglaise est l'un de ses meilleurs. Et à coup sûr, le plus ambitieux et le plus maîtrisé.

**Thierry Cheze, Première.**

**V.G. - Le Point**

Une superbe mise en abyme de ce que le cinéma offre de pire et de meilleur.

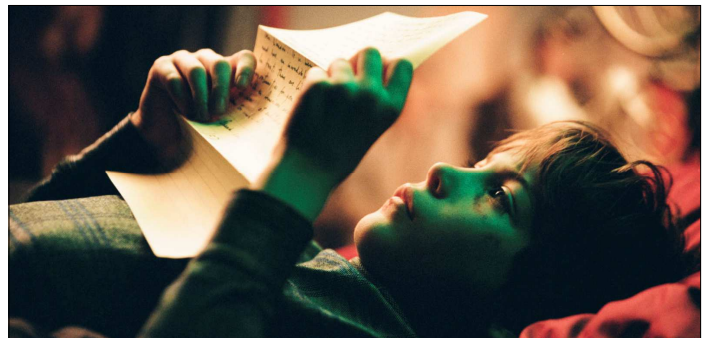
**Caroline Vié -  
20 minutes**

Xavier Dolan frappe un grand coup avec *Ma vie avec John F. Donovan* (...). Le réalisateur québécois signe une oeuvre bouleversante sur les mécanismes de Hollywood.

**Bruno Deruisseau**

**Les Inrockuptibles**

Complexification du fond et épure de la forme, "*Ma vie avec John F. Donovan*" marque un fascinant tournant dans la carrière de Xavier Dolan.



**Renan Cros - Cinéma Teaser**

Un sublime film-somme, à la fois intime et grandiose.



**F**ranç. (Durée : 1h38). Drame de Claire Burger avec Bouli Lanners, Justine Lacroix, Sarah Henochsberg...

Depuis que sa femme est partie, Mario tient la maison et élève seul ses deux filles. Frida, 14 ans, lui reproche le départ de sa mère. Niki, 17 ans, rêve d'indépendance. Mario, lui, attend toujours le retour de sa femme.

### UN BOULEVERSANT PORTRAIT DE FAMILLE

**BOULI LANNERS EST EXCEPTIONNEL DE TENDRESSE DANS CE PORTRAIT D'UNE PATERNITÉ CONTRARIÉE QUI CONFIRME LE TALENT DE CLAIRE BURGER.**

Claire Burger a l'art du titre explicite : ceux de ses courts métrages (*Forbach*, *C'est gratuit pour les filles*, coréalisés avec Marie Amachoukeli) et de son premier long (*Party girl*, coréalisé à trois, avec Samuel Theis en plus) annonçaient d'emblée la couleur. Ne pas se fier cependant au titre de son premier film en solo qu'on pourrait croire péremptoire en l'absence de point d'interrogation. C'est ça l'amour et puis c'est tout. Non. Il faut plutôt l'entendre au sens polysémique de la formule. « C'est ça l'amour » sous toutes ses formes, filiale, sentimentale, sexuelle. Filmique aussi : c'est parce qu'elle aime ses acteurs, qu'elle les connaît intimement (il y a eu un travail d'immersion effectué en amont du tournage), que Claire Burger obtient d'eux des performances bluffantes de naturel et de générosité. Les Dardenne, Pialat, Brizé et autres Kechiche viennent spontanément à l'esprit pour qualifier le style Burger, mélange de chaleur humaine, d'ancrage social et de porosité entre réalité et fiction.

### PÈRE FUSION

Comme pour marquer un peu plus sa différence avec ses œuvres collectives des débuts, la cinéaste mosellane donne ici le premier rôle à un homme, interprété par un acteur professionnel, là où précédemment elle filmait des jeunes filles ou des femmes mûres jouant leurs propres rôles. La manière change un peu (le casting reste essentiellement composé d'amateurs, la ville sinistrée de Forbach sert toujours de décor), mais pas le résultat, toujours aussi intimement spectaculaire. Bouli Lanners est Mario, un individu un peu gris (comme sa barbe), fonctionnaire dans un centre d'aide sociale, que son épouse vient de quitter après des années de mariage sans relief. Elle l'a non seulement quitté mais lui a laissé leurs filles, Frida, 14 ans, et Niki, 17 ans. Mario doit tout réapprendre : à s'aimer (son amour-propre en a pris un coup) et à s'occuper de ses filles dont on devine qu'il avait délégué l'éducation à sa femme. Pas simple. Frida (la vibrante Justine Lacroix) fait sa crise d'ado et s'interroge sur son orientation sexuelle au contact d'une amie libérée ; Niki (la boule d'énergie Sarah Henochsberg) remet à plus tard son désir d'indépendance pour faire le tampon entre son père et sa soeur qui impute à ce dernier la cause de l'implosion de la cellule familiale.

### TRIOMPHE DE LA MÉTHODE

C'est moins l'histoire d'une rédemption (on n'est pas dans un film américain) que d'une acceptation. Mario, incapable de gérer sa tristesse, doit se résoudre à s'effacer pour mieux se reconstruire. Pour son épouse, Armelle, même combat : c'est en s'éloignant d'une famille jugée aliénante qu'elle pourra se retrouver en tant que femme, puis en tant que mère – salutaire inversion du paradigme patriarcal. C'est ça l'amour. Vivre une relation ou assurer une transmission dénuée au maximum d'effets toxiques. Claire Burger filme des destins fracassés avec le souci premier de bouleverser sans apitoiement. Une séquence l'illustre de façon exemplaire. Drogué à son insu par Frida (qui lui en veut particulièrement à ce moment du film), Mario est victime d'un énorme malaise qui laisse craindre le pire. Burger choisit alors d'en rire avec le personnage de Nicky, qui prend les choses en main en dédramatisant la situation avec la légèreté qui la caractérise. La stupeur initiale (doublée d'une crainte de pathos déplacé) s'estompe au profit d'un rire libérateur, alimenté par la complicité évidente entre les trois acteurs. Une scène foudroyante de justesse, portée par deux débutantes en état de grâce, qui témoigne d'une écriture sûre et du bien-fondé d'une méthode de travail dont on attend impatiemment les prochains fruits.

**Christophe Narbonne, Première.**

### LA CINÉASTE CLAIRE BURGER FILME UN PÈRE, SES DEUX FILLES ADOLESCENTES ET LE TERRITOIRE VACANT QUE LAISSE LEUR MÈRE APRÈS SON DÉPART DANS C'EST ÇA L'AMOUR, ODE À LA PATERNITÉ, BOULEVERSANTE DE SENSIBILITÉ.

Dans ses précédents films, *Forbach*, *C'est gratuit pour les filles* et *Party Girl* (coréalisé avec Marie Amachoukeli et Samuel Theis ; *Caméra d'or* à Cannes en 2014), Claire Burger témoignait d'un sens aiguisé de l'observation et de l'écoute. Essentiellement fondés sur l'improvisation et interprétés par des comédiens non professionnels, ils déployaient leur naturalisme, ancrés sur la terre lorraine native de la cinéaste, à Forbach. C'est sur ce même territoire que Claire Burger continue de creuser son sillon, en modifiant sa méthode de travail : *C'est ça l'amour* ne laisse plus la place à l'improvisation et envisage en son centre un comédien professionnel, Bouli Lanners, dont le jeu, entre rigueur et abandon, la solide présence et l'humanité intrinsèque lui confèrent une puissante portée émotionnelle.

Physique épais, regard doux, voix apaisante, l'acteur belge incarne un homme dont l'amour paternel représente un idéal. Très inspirée par son propre père et par la séparation de ses parents, Claire Burger convoque ses souvenirs pour mieux les transformer. Tout, dans les situations, les dialogues, le choix des musiques, témoigne d'une absolue sincérité, et d'une foi revendiquée dans les pouvoirs de la fiction à magnifier le réel. Claire Burger filme cette famille disloquée au plus près de son intimité et dessine subtilement l'évolution sentimentale de ses personnages, leur quête d'amour, leur réappropriation de l'espace déserté par la mère, avec une finesse et une sensibilité exacerbées.

Cette chronique familiale sur fond de crise sociale sait tisser des fils invisibles entre le dedans et le dehors, entre le drame intime et le drame du monde, et trouve le parfait équilibre entre drôlerie et gravité (à cet égard, les séquences tournées sur la scène du Centre culturel de Forbach sont remarquables). Impeccablement interprété par tout le casting (les jeunes Justine Lacroix et Sarah Henochsberg sont justes et parfaitement dirigées), *C'est ça l'amour* donne à entendre sa vibrante polyphonie. Il dirige doucement ses personnages vers la libération, et embarque ses spectateurs dans son élan.

**Anne-Claire CIEUTAT, Bande à Part.**

### MARIO, PÈRE DE FAMILLE QUITTÉ PAR SA FEMME, DOIT RÉINVENTER SA VIE. UNE CHRONIQUE MODESTE, MAIS QUI BOUSCULE LES CLICHÉS SUR LA MASCULINITÉ.

Après l'évocation d'une femme libre et forte (*Party Girl*, 2014), la réalisatrice Claire Burger brosse le portrait d'un père de famille sensible et vulnérable : Mario, agent de la fonction publique quitté par sa femme, tente, tant bien que mal, d'élever seul ses deux filles. Librement inspiré de l'histoire de la réalisatrice, ce deuxième long métrage est, comme le précédent, tourné à Forbach, avec un casting en partie non professionnel. A l'énergie brute du naturalisme, se mêlent des visions mélancoliques ou burlesques. Comme ce moment cafardeux où Mario, au volant de sa voiture, écoute de l'opéra sur un parking la nuit. Déboule alors une femme, surgie de nulle part, qui l'oblige à questionner ses préjugés sur les différences entre les sexes...

Mine de rien, cette œuvre modeste, touchante, bouscule les conventions de genre, en offrant à Bouli Lanners un type de rôle plus souvent associé au caractère féminin. Celui d'un personnage très émotionnel, qui n'hésite pas à se définir par ses liens familiaux. « Toute ma vie, c'est vous aimer », balbutie-t-il à son épouse et ses enfants. Dans cette ville de l'Est à la fois sinistrée et pleine de vitalité, chacun se confronte à l'amour : la benjamine découvre sa sexualité avec une camarade de classe, la plus grande refuse les relations durables. Armelle, leur mère, refait sa vie... Mario, lui, devenu un poids pour ses proches, cherche sa place, notamment en intégrant une troupe théâtrale. Bouli Lanners est formidable, émouvant, tout comme ses deux jeunes partenaires. Et la réinterprétation par Mario, sur scène, d'un célèbre extrait du ballet *Le Parc*, d'Angelin Preljocaj, parviendrait presque à nous faire croire que l'on peut s'envoler, juste par la grâce d'un baiser.

**Hélène Marzolf, Télérama.**



Le Mardi 23 avril 2019 à 14h00

**Préavis : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs. En VOST.**

All. (Durée : 1h30). Drame d'Eva Trobisch avec Aenne Schwarz, Andreas Döhler, Hans Löw...

Janne est une femme moderne, éduquée, rationnelle, une femme qui réclame le droit d'être qui elle veut. Lors d'une réunion entre anciens camarades sa vie bascule. Mais elle va persister à faire semblant que tout va bien, refuser de se considérer comme une victime et de perdre le contrôle... jusqu'à quand ?



### PREMIER LONG-MÉTRAGE

Comme si de rien n'était est le premier long-métrage de la réalisatrice allemande Eva Trobisch. Née en 1983, Eva a commencé sa carrière en tant qu'assistante au théâtre puis au cinéma. Elle a étudié à la HFF de Munich pour y apprendre la réalisation puis à la Tisch School of The Arts de New York et enfin à Londres (London Film School), où l'allemande a poursuivi un master d'écriture de scénario.

### PAS UN FILM SUR LE VIOL

Eva Trobisch n'avait pas dans l'idée de faire un film sur le viol, c'est une chose qui est venue dans un second temps. Le film a d'ailleurs été tourné pendant l'été 2017, avant l'éclatement de l'affaire Weinstein et du

mouvement #MeToo. "Je trouve que mon film apporte une couleur qui manque au débat", confie la cinéaste.

### LA DIFFICULTÉ DE FILMER UN VIOL

Eva Trobisch a choisi de montrer le viol de l'héroïne de façon anti-spectaculaire, banale. Les personnages ont bu, il n'y a pas de réelle lutte physique, pas de cris, pas de larmes, ce qui rend la scène d'autant plus frappante. "Il a toujours été clair pour moi que j'allais filmer cette scène de la façon la plus ordinaire possible. L'acte est minable, pathétique, et ne dure que 30 secondes. Janne refuse de donner trop d'importance, trop de pouvoir, à un épisode de sa vie si court. Comment 30 petites secondes pourraient-elles affecter sa vie entière ?", questionne la cinéaste.

### DU DÉFI AU DÉNI, UN PREMIER FILM SUR LE POISON DU VIOL

**CE PREMIER LONG MÉTRAGE DE L'ALLEMANDE EVA TROBISCH SE DÉMARQUE PAR SA CAPACITÉ À SORTIR DES SENTIERS BATTUS ET À ÉVITER LES DÉMONSTRATIONS MANICHÉENNES. D'AUTANT PLUS MÉRITOIRE QU'IL ABORDE UN SUJET SENSIBLE : LE VIOL SUBI PAR UNE FEMME QUI CHOISIT D'ABORD DE LE NIER, AVANT D'ÊTRE PROGRESSIVEMENT CONSOMMÉE PAR SES CONSÉQUENCES.**

Un viol. Sans la moindre ambiguïté. Janne a dit non à l'homme qui s'est posé sur elle. Jusque-là, tous les deux bien enivrés, ils avaient vaguement flirté, mais plusieurs fois elle avait essayé de lui faire comprendre qu'il fallait s'arrêter. Il n'a pas voulu l'entendre.

Tout le débat sur le consentement est là, dans ces quelques instants sinistres, sans larmes, ni cris. Mais où Martin décide que seul son désir compte. Ce viol, Eva Trobisch a choisi de le filmer "de la façon la plus ordinaire possible". Un "acte minable, pathétique". Trente secondes à peine. Janne, qui est une femme libre, indépendante, va d'abord décider que cette demi-minute en enfer ne pouvait lui gâcher le reste de sa vie, et elle va essayer de l'enfourner. Aucune envie d'endosser un statut de victime, de devoir raconter son histoire, de se faire plaindre. "On va pas en faire tout un plat"... C'est son expression favorite. D'ailleurs, elle fonctionne le plus souvent. Dans ce cas, ça ne sera pas aussi facile, on s'en doute.

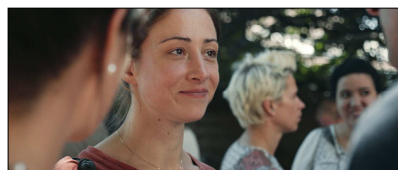
Aenne Schwarz est saisissante de justesse, dans la peau de ce personnage un peu flottant, entre deux âges, entre deux vies, confronté à des choix professionnels et sentimentaux. On la sent forte, mais on perçoit aussi que les coups portent, comme chez ces boxeurs qui encaissent longtemps avant de s'effondrer sur une ultime chiquenaude. Le déni n'a pas de couleur, ni d'apparence mais il ronge comme l'acide. Le film avance, Janne est de plus en plus fragile, vide, prête à tomber.

Un moment, Eva Trobisch avait imaginé acquérir les droits de "Oh...", le roman de Philippe Djian... mais Paul Verhoeven était passé par là. Déjà une histoire de femme violée, de contrôle sur le trauma. Verhoeven en a fait "Elle", avec Isabelle Huppert. Du coup, pour son premier film, Trobisch a fabriqué sa propre histoire, moins stylisée, mais au moins aussi marquante.

Pierre-Yves Grenu, Culturebox.

C'est l'histoire d'une femme bien dans sa peau et dans son corps. Une femme aimée et aimante, dont l'existence bascule tragiquement... sans qu'elle veuille l'admettre. Cette nuit où après un dîner entre anciens camarades de classe, l'un d'eux, aussi alcoolisé qu'elle, se fait un peu trop pressant et la viole. Pour elle, ça ne fait aucun doute : la vie doit continuer, même si elle se retrouve à croiser chaque jour son agresseur à son travail. Jusqu'à ce que le déni devienne intenable. Car plus elle cherche à reprendre le contrôle de sa vie, plus celle-ci lui échappe... Grand Prix du festival Premiers plans d'Angers, Comme si de rien n'était se vit sous tension permanente. On est dans la tête de cette femme étouffant d'une douleur et d'une haine impossibles à enfouir éternellement, campée par Aenne Schwarz, dont l'interprétation puissante et nuancée permet d'oublier quelques scories scénaristiques.

Thierry Chèze, Première.



**EN ALLEMAGNE, UNE JEUNE FEMME SE FAIT VIOLER LORS D'UNE FÊTE ET REFUSE DE SE CONSIDÉRER COMME VICTIME. L'ÉTUDE SUBTILE ET TROUBLANTE D'UN DÉNI.**

Jeanne est indépendante. Elle contrôle sa vie. On a même parfois du mal à l'aimer, cette fille si forte et si sûre d'elle. « On ne va pas en faire toute une histoire », dit-elle au grand dadaï, pathétique,

qui l'a violée sans en avoir l'air. Pas de menaces, pas de cris, juste quelques minutes minables de jouissance arrachée. C'était un soir de fête. Ils étaient sans leurs conjoints, ils avaient trop bu, elle s'est laissée embrasser. Elle a dit non mais il avait envie. La banalité de cette scène de viol devrait en faire réfléchir plus d'un(e) tant elle est à des années-lumière des agressions sexuelles spectaculaires, brutales voire graphiques que nous servent régulièrement le cinéma et les séries. Comme dans Game of Thrones, combien de hurlements de femmes outragées, d'hommes forts frappant pour arriver à leurs fins ?

Subtil et maîtrisé, ce premier film allemand saisit dans des situations troublantes de vérité les conséquences complexes d'un déni. Jusqu'où peut-on affronter seul(e) ses traumatismes ? A quel moment l'indépendance bascule dans le repli sur soi et la force de caractère, dans l'aveuglement ? Plus Jeanne fait comme si de rien n'était, plus le retour à la vie normale s'impose comme un mirage, une chimère. Tel un poison lent qui s'insinue dans toutes les cellules d'un organisme, le refus de nommer ce qui est arrivé finit par ronger les moindres recoins de sa vie et de celle de ses proches.

Mais la réalisatrice va bien au-delà de la question du déni et de ses ravages. En choisissant de faire du violeur un type plutôt fréquentable, elle nous confronte à cette « culture du viol » dans laquelle nous baignons tous à des degrés divers : stéréotypes sur les victimes — que l'on voudrait « pures » — et sur leurs bourreaux, plus faciles à condamner quand ils ressemblent à des barbares. La réalisatrice ne lâche pas son actrice, multipliant les plans de dos et de profil, de plain-pied avec ses personnages, dans la mêlée de leurs tourments. Le film ne juge ni n'assène aucune leçon. Il restitue, brillamment mais cliniquement, les effets d'une bombe à retardement. En roc se découvrant soudain friable, l'actrice Aenne Schwarz est impressionnante.

Mathilde Blottière, Télérama.



**Prix du public au Festival International du Film d'Histoire - Pessac 2018. En VOST.**

All. (Durée : 2h06). Thriller de Michael Bully Herbig avec Friedrich Mücke, Karoline Schuch, David Kross...

1979. En pleine guerre froide, deux familles ordinaires d'Allemagne de l'Est rêvent de passer à l'Ouest. Leur plan : construire une montgolfière et survoler la frontière. Une histoire incroyable. Une histoire vraie.



**UNE HISTOIRE VRAIE**

**L'ÉVASION LA PLUS SPECTACULAIRE DE L'ALLEMAGNE DE L'EST**

Le 16 septembre 1979, les familles Strelzyk et Wetzel s'enfuient d'Allemagne de l'Est et passent à l'Ouest dans une montgolfière artisanale. En pleine nuit, les quatre adultes et les quatre enfants décollent d'une clairière dans le sud de l'Allemagne de l'Est, survolent la frontière entre la RDA et la RFA et, 28 minutes et 18 kilomètres plus tard, atterrissent dans un champ près de la ville bavaroise de Naila. Dès le lendemain matin, les médias allemands et internationaux relatent « l'évasion la plus spectaculaire de l'Allemagne de l'Est ». Le magazine Stern négocie immédiatement une exclusivité. La société américaine Disney, quant à elle, réalise une adaptation cinématographique intitulée « La Nuit de l'évasion » qui sort dans le monde entier en 1982.

« J'étais très jeune à l'époque, mais je me suis dit : si Hollywood fait un film avec des acteurs américains sur un fait divers qui s'est passé en Allemagne, ça doit être génial et spectaculaire ! », raconte Michael Bully Herbig, qui est né à Munich en 1968. « Beaucoup de gens ont tenté de fuir l'Allemagne de l'Est. Ils se cachaient dans des coffres de voitures, creusaient des tunnels, essayaient de détourner des avions ou traversaient des rivières à la nage », poursuit le cinéaste, « mais fabriquer une montgolfière géante, s'entasser dans une nacelle virevoltante tenue par des cordes et s'élever à une altitude de 200 m, c'était sacrément audacieux ! ».

Les années ont passé, Michael Bully Herbig a écrit une nouvelle page d'histoire de la télévision allemande avec son émission de divertissement « Bullyparade » (1997-2002) et est entré dans les annales du cinéma avec « Qui peut sauver le Far West ? » (2001) et « Space Movie : la menace fantôme » (2004), entre autres comédies à succès.



En 2011 l'Académie allemande du cinéma a demandé au réalisateur, scénariste, producteur et acteur s'il serait disponible pour participer à un atelier-discussion : « J'étais assis face à vingt membres de l'Académie du cinéma et, à un moment donné, quelqu'un m'a demandé si je pourrais m'intéresser à un genre autre que la comédie. J'ai répondu qu'il y avait un sujet que je n'avais jamais pu m'enlever de la tête : l'histoire des deux familles qui étaient passées à l'Ouest en fuyant l'Allemagne de l'Est dans un ballon à air chaud. Tout à coup, j'ai entendu une femme crier : " Bas les pattes ! C'était Kit Hopkins, la scénariste. » Kit Hopkins se souvient : « C'était l'histoire sur laquelle je travaillais depuis des années avec Thilo Röscheisen. C'est pour ça que j'ai bondi de ma chaise et que j'ai crié : " Bas les pattes, c'est à nous ! " Pendant la pause, Bully et moi avons discuté. Il m'a demandé de lui envoyer notre scénario. » Les deux scénaristes avaient écrit un script pour une minisérie télé en deux parties, un genre qui comporte des règles dramaturgiques différentes de celles des films de cinéma. L'histoire était basée sur les faits survenus en 1979, mais tous les noms et les lieux avaient été changés.

**Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :**

**Semaine du 3 avril :**

**ASPIRATIONAL** de Matthew Frost. Fiction. (Durée : 3min). Attendant un véhicule VTC devant sa villa, Kirsten Dunst est abordée par deux fans supposées...

**Semaine du 10 avril :**

**À DOMICILE** de Bojina Panayotova. Fiction. (Durée : 8min44). Pas si facile pour Vincent de parler à son père. Même sur un terrain de rugby...

**Semaine du 17 avril :**

**BY THE KISS** de Yann Gonzalez. Fiction. (Durée : 5min). Nuit. Baisers. Le cœur dévoré.

**Semaine du 24 avril :**

**ÉVASION** de Pierre Le Gall. Fiction. (Durée : 3min40). Une femme se balade dans la rue avec un dictaphone à la main pour capter l'énergie sonore de différents lieux de vie.

**Prochainement sur nos écrans :**

**Dumbo** Film d'aventure de Tim Burton avec Michael Buffer, Colin Farrell, Danny DeVito...  
(Tout public - Conseillé à partir de 8/9 ans)

**Chamboultout** Comédie d'Eric Lavaine avec Alexandra Lamy, José Garcia, Michaël Youn...  
(En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 10/11 ans)

**Tanguy, le retour** Comédie d'Etienne Chatiliez avec André Dussollier, Sabine Azéma, Eric Berger... (En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 11 ans)

**Raoul Taburin** Comédie de Pierre Godeau avec Benoît Poelvoorde, Edouard Baer, Suzanne Clément... (En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 10/11 ans)

**Les ritournelles de la chouette** Film d'animation d'Anaïs Sorrentino et Frits Standaert.  
(Tout public - Conseillé à partir de 3/4 ans)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

[www.imagecinema.org](http://www.imagecinema.org)

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

